

solitude de Tibur; il parle ensuite de la sienne; car il ne se perd jamais de vûe; mais la description qu'il fait de sa retraite est ce qu'il y a de mieux dans son Epiire :

Je crois Ferney plus beau : les regards étonnés,  
 Sur cent vallons fleuris doucement proménés,  
 De la mer de Genève admirent l'étendue;  
 Et les Alpes, au loin se cachant dans la nuë,  
 D'un long amphitéâtre enferment les côteaux,  
 Où le pampre en festons vit parmi les ormeaux.  
 Là, quatre Etats divers arrêtent ma pensée;  
 Je vois de ma terrasse en équerre tracée,  
 L'indigent Savoyard, utile en ses travaux,  
 Qui vient couper mes bleds pour payer ses impôts;  
 Des riches Genevois les campagnes riantes;  
 Du Bernois valeureux les côtes florissantes;  
 Enfin cette Comté, &c.

Après ces vers, l'Auteur nous dit ce qu'il nous a dit mille fois, & que personne ne veut croire : c'est qu'il est *heureux*. Mais est-on *heureux*, lorsqu'on est consumé de jalousie, dévoré de fiel, toujours en guerre avec les autres & plus encore avec soi-même; lorsqu'on déclame contre sa Patrie & qu'on brûle d'y revenir pour y être couronné en plein théâtre; lorsqu'on est insatiable de gloire & qu'on se laisse abattre par les critiques les plus légères; lorsque, &c. ? Est-on *heureux* enfin, lorsqu'on se vante tant de l'être? Quoiqu'il en soit, Mr. de V. en prend occasion de se déchaîner contre un Pasteur respectable, le digne Successeur de St. François de Sales, Evêque de Genève, ou, pour mieux dire, d'Annecy. C'est quelque chose d'inconcevable

&